

# 442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

## N° 120

**K-SOS : Soif de libertés (RUE 019)**

Nouvelle co-production de la "442ème Rue", "Soif de libertés" est le premier album de K-SOS, groupe punk-rock antifasciste originaire de Bar sur Aube.

Sur cet album, le groupe est composé de :

CHYCHAT : guitare

PEUK : chant

ALEX : batterie

ROBI : chant

RAPH : basse

"Soif de libertés" est un album 8 titres, pressé en CD à 500 exemplaires.

Biographie rapide :

Tout commence en 1998 sous le nom de KGB.

Un split CD avec le groupe CRAZY TIME sort en 2002 sur le label "Pourvu Xa Dure".

En 2003, le groupe cesse ses activités.

Restent CHYCHAT (guitare) et PEUK (chant) qui forment DIES IRAE (punk/métal) avec BEN et DUKE. Une démo 6 titres est enregistrée en 2004 avant que ne paraisse un split CD avec les GASTEROPODES KILLERS.

Un titre apparaît également sur une compilation MASS PRODUCTION.

Après 10 ans de vie commune, le batteur et le bassiste arrêtent. On remet les compteurs à zéro.

ALEX à la batterie, CHYCHAT à la guitare, PEUK et ROBI au chant, RAPH (guitariste de POLICE ON TV) à la basse forment K-SOS. Fidèle à l'esprit "Do it yourself", le groupe enregistre 8 titres en autoproduction à Troyes. Ce sont eux qu'on retrouve sur "Soif de libertés". Le départ d'ALEX change à nouveau les plans du gang qui joue actuellement avec une boîte à rythme et qui le vit très bien.

**442ème RUE**  
**64 Bd Georges Clémenceau**  
**89100 SENS**  
**FRANCE**  
**(33) 3 86 64 61 28**  
**leo442rue@orange.fr**  
**<http://www.la442rue.com>**

Greetings :

Les LEZARDS MENAGERS

K-PUN

PRESIDENT DOPPELGANGER

ZERIC (Trauma Social)

CHUCK TWINS CALIFORNIA

REWINDER

YVES (Hands & Arms)

THIERRY (General Strike)

PIERRE (Warum Joe)

SALLY MAGE

Jim HOLOPTER (Popskull Rebels)

PASCAL (les Fossoyeurs)

Grégoire GARRIGUES (Super Wagner)

XAVIER (Riske Zero)

Frank FREJNIK (Nineteen Something)

SEB le BISON & WESTERN MACHINE

MICHIKO 66

CHYCHAT & K-SOS

RIP :

Scotty MOORE

**Jeudi 4 août 2016 ; 17:49:13 (Freedom time)**

### ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

### La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit. Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>

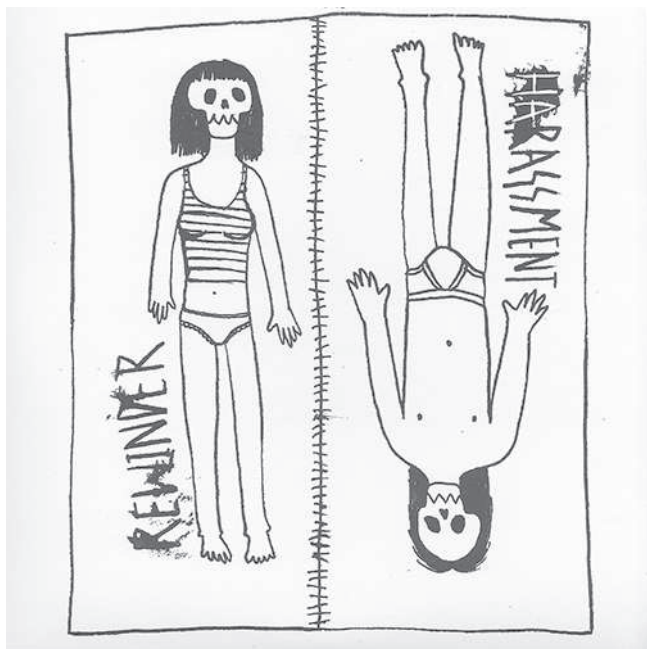
Stay tuned.



## FORMATS COURTS

### **HARASSMENT/REWINDER (Split EP, Zone Onze Records/ Doublelegs)**

Un bien sympathique objet que ce EP gorgé de punk et de garage. La pochette d'abord, faussement naïve et signée Joanna Winograd. La galette ensuite avec 2 titres pour chacun des 2 groupes impliqués dans ce projet, parisiens tous les 2. C'est Harassment qui ouvre les hostilités avec un petit brûlot d'à peine plus d'une minute, "Tropical suicide", et qui signe l'armistice avec le morceau le plus long du disque, "5 minutes", qui ne les fait pas tout à fait. Plus punk que garage, Harassment déboule toutes guitares dehors et réverbération à fond sur la voix d'un chanteur nourri à la Duracell de compétition. 4 gaillards qui vont vous harceler jusqu'au bout du sillon. Au milieu, le duo mixte Rewinder balance son trash-garage cradingue et létal avec 2 nouveaux titres qui viennent compléter une discographie qui commence à sérieusement s'étoffer. L'été sera chaud, petite tenue de rigueur.



### **The GUARDOGS : Ocean call (CD, Black Desert Records - [www.blackdesertrecords.com](http://www.blackdesertrecords.com))**

Deuxième EP pour les Guardogs, ou deuxième et demi si l'on considère que le premier était un double, va bientôt falloir avoir fait math sup pour s'y retrouver, et le même stoner qui sent bon le sable chaud au programme de 3 titres tirés au cordeau et arpentant les grandes lignes droites interminables d'un désert qu'on devine bien calé au plus profond du sud-ouest américain qui en a certes vu d'autres mais qui reste, malgré tout, le berceau du genre. Avec l'appel de l'océan au bout de la route, pas question de baguenauder en chemin. Cette triplette de chansons n'en oublie pas pour autant d'être mélodique à souhait et égrillarde au possible. Malins, nos 5 clébardes (du pinscher au doberman, y a toutes les tailles en stock) se font également un devoir de s'arrêter dès qu'une charmante auto-stoppeuse lève le pouce. Y en a qui ont toutes les veines.

### **BRUTAL BEYOND BELIEF : Work night bar fight (EP, No Balls Records - [www.no-balls-records.com](http://www.no-balls-records.com))**

Trio heavy-power-rock'n'roll suédois, Brutal Beyond Belief se targue de vous ruiner un bar en moins de 3 accords et de convertir n'importe quel straight-edge en ivrogne invétéré. Et ils en seraient bien capables les bougres. Brutal Beyond Belief est un trio mixte, Filip, le seul élément masculin, tient le chant et la guitare tandis que la rousse Elin est à la basse et la blonde Annika cogne sur ses fûts comme si elle venait de croiser la route d'un serial-raper qui aurait voulu s'en prendre à sa vertu. Mauvaise pioche en l'occurrence, la donzelle semble avoir de quoi se défendre. Ce EP propose 3 titres de rock'n'roll en fusion vantant les joies de la petite conviviale et du bourre-pif fédérateur. On a connu moins jouissif comme passe-temps. En même temps, revendiquer fièrement une filiation Turbonegro-Motörhead, c'est sûr qu'on est loin du week-end macramé. Quant à l'objet lui-même, comme toujours avec No Balls, on a du beau à se mettre devant les mirettes avec un vinyl transparent veiné de noir et une pochette sérigraphiée. De quoi justifier l'investissement. Mais 100 exemplaires seulement, avis aux amateurs.

### **Les PARTISANS/Les TROIS HUIT : Assigné.es à résistance (Split single, Rock Out Fascism/Dure Réalité/Aggrobeat/Rusty Knife/**

### **General Strike/Rebel Time Records)**

2 groupes tenants d'un punk-rock militant sur une même galette, en ces temps de manif anti loi travail c'est plutôt raccord. Même si ce n'est pas le thème abordé mais plutôt celui d'une jeunesse de plus en plus malmenée par un pouvoir politique qui, décidément, ne sait toujours pas comment répondre à ses légitimes aspirations. "Mauvais garçons" pour les Partisans, "Jeunesse fichée" pour les Trois Huit, les titres sont suffisamment explicites. Chez les premiers, le punk-rock se teinte d'influences ska délurées, chez les seconds aussi, mais uniquement durant le pont, le reste affichant un bon gros punk-rock rude et énergique. Ma préférence allant peut-être à ces derniers surtout à cause des paroles, une belle galerie de portraits de la faune qu'on peut croiser en cellule de dégrisement ou de garde à vue. Ça sent le vécu. Pour ce qui est des Partisans, saluons le retour aux affaires du groupe lyonnais. 17 ans après leur dernier album. La dureté des temps aurait-elle eu raison de leur retraite douillette ?

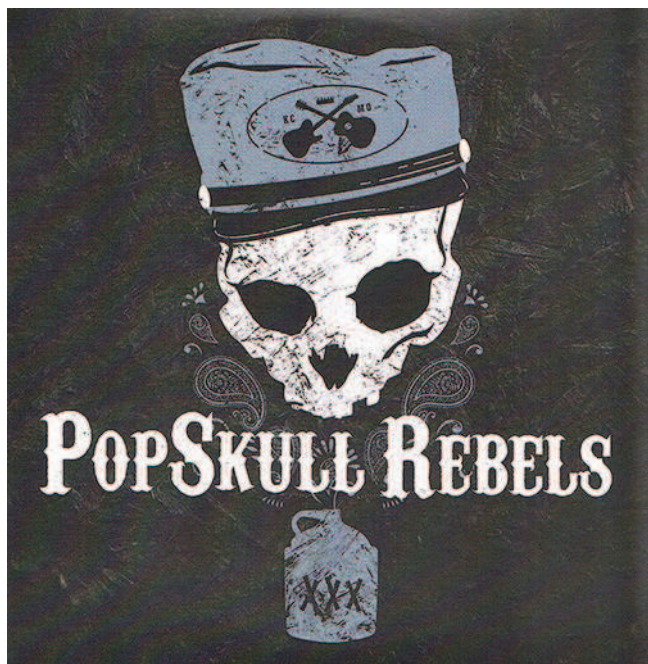
### **WARUM JOE : Heavy mental (EP, Boucherie Atelier Moderne - [www.boucherieateliermoderne.be](http://www.boucherieateliermoderne.be))**

Dans le genre disque qui fait plaisir, ce nouvel EP de Warum Joe se pose un peu là. 35 ans après les débuts du groupe (et les 3 membres d'origine, Pascal le chanteur, Pierre le guitariste et Olivier le bassiste sont toujours présents), 12 ans après son dernier effort discographique ("Au milieu de ta forme" paru en 2003 dans sa version vinyl), il y a longtemps qu'on attendait de la nouveauté, de la chair fraîche, du son cru. Certes, il ne s'agit ici que d'un EP mais c'est toujours mieux que rien. 4 titres de pur punk made in Warum Joe, à savoir l'alliance de guitares tranchantes et incisives, de synthés pugnaces et agressifs et d'un chant déclamatoire et rhétorique. Warum Joe, depuis ses débuts, se veut témoin (à charge) de son époque, dénonciateur et lanceur d'alertes avant l'heure, portant un regard critique sur les côtés les plus sombres de l'humanité, pointant d'un doigt accusateur nos dérives sociétales. La musique est appuyée et cinglante pour mieux titiller là où ça fait déjà mal, les textes sont intelligents et soignés pour mieux faire passer un discours combatif et ardent. Le Warum Joe tel qu'on l'aime depuis le début, qui n'a pas varié d'un iota dans son attitude, qui n'a jamais fait de compromission. Cerise sur le gâteau, ce EP est enrobé dans une belle pochette sérigraphiée avec insert qui va bien. C'est graphiquement superbe. Maintenant, on attend un album les gars, parce que l'apéro c'est bien joli, mais ça ne fait que boucher une oreille creuse, ça ne rassasie pas son quidam.

### **BEAT FROM BADSVILLE - TRASH CLASSICS FROM LUX & IVY'S VINYL MOUNTAIN Volume 3 (CD, Stag-O-Lee - [www.stag-o-lee.com](http://www.stag-o-lee.com))**

Les séries de compilations tentant de décrypter les origines vinyliques des Cramps sont légion et ne datent pas d'aujourd'hui. Citons les "Born bad" et "Songs the Cramps taught us" parmi les plus prisées. Mais ces dernières s'attachaient surtout à compiler les versions originales des reprises faites par les Cramps tout au long de leur carrière. Avec "Beat from Badsville", on plonge directement au coeur de l'énorme collection de disques accumulée par Lux Interior et Poison Ivy durant leurs 35 ans de vie commune. L'histoire ne dit pas si les compilateurs sont réellement allés fouiller dans les cartons du couple, avec son autorisation, ou celle d'Ivy depuis le décès de Lux, ou bien s'il s'agit là d'une simple hypothèse de travail, tablant sur le fait que, leur discothèque renfermant des milliers et des milliers de singles, il y a de fortes chances pour que tel ou tel disque en fasse partie. Peu importe au fond. L'essentiel est de nous régaler avec des pépites de pur rock'n'roll ou rhythm'n'blues. Comme les 2 précédents volumes, celui-ci se décline en 4 chapitres thématiques constitués de 6 titres chacun. Premier thème, "Life's a scream", parfaite alliance du rock'n'roll et du cinéma fantastique ou d'horreur, un art lui aussi fort prisé de Lux et Ivy. Et on trouve du lourd là-dedans, Bunker Hill, ex chanteur de gospel et boxeur accompagné par nul autre que Link Wray, avec "Little Red Ridin' Hood and the wolf", version un brin salace du conte de Perrault, Ralph Nielsen and the Chancellors et l'inoxidable "Scream" que chaque groupe un tantinet trashy se doit d'inclure à son répertoire, Vince Taylor et ses Play-Boys et sa propre reprise du "Peppermint twist" de Joey Dee & the Starlites, le pionnier anglais ayant sérieusement dynamité le classique du new-yorkais, l'imparable Screamin' Jay Hawkins, incontournable dès qu'il s'agit d'associer rhythm'n'blues et horreur, avec l'inévitable "I put a spell on you", ou encore Lord Luther and the King's Men avec "(I was a) Teenage creature" déclinant le mythe de "L'étrange créature du Lac Noir" dont on se souvient que les Cramps en avaient eux-mêmes donné leur propre vision. Deuxième thème, très fourre-tout, "Crazy guys, food, prison and a guide to the female persuasion". Au menu, le pourtant très policé Fabian avec "Tiger", probablement le meilleur

truc qu'il ait jamais pondu, censé faire du blondinet un mauvais garçon de façade, Richard Berry, oui, le créateur de "Louie Louie", avec "The big break", chanson carcérale dans la veine de "Riot in cell block n° 9", ou encore Jimmy Witter and the Shadows avec "What are little girls made of", pendant juvénile au "What's inside a girl ?" plus graveleux des Cramps. Troisième thème, "Welcome to the jungle", histoire de faire un pèlerinage à la source de toute chose, aux racines africaines du rhythm'n'blues et donc du rock'n'roll. Ici, tout n'est que pulsation tribale et sauvagerie primitive, Buddy Bow avec "Twistin' in the jungle", tout un programme, Glenn Reeves avec "Tarzan", forcément, les Playboys avec "Jungle fever", Jape Richardson and the Echoes, soit le Big Bopper sous son vrai nom, avec "Monkey song (You made a monkey out of me) ou encore les Charts avec "Ooba Gooba". Cartésiens civilisés, passez votre chemin. Enfin, dernier thème abordé, "Wild and wilder boppin' girls" qui, comme son titre l'indique, se penche sur le rock'n'roll au féminin. Les Bobbettes avec "I don't like it like that" plein de sous-entendus émoustillants, la grande Wanda Jackson, une des idoles d'Ivy, avec "Mean, mean man", l'un de ses rock'n'roll les plus torrides, Annette (Funicello), pin-up et actrice court vêtue qui avait fait ses débuts dans le club Mickey Mouse s'essayant à la chansonnette avec 'Jo Jo the dog faced boy", l'histoire de ce russe à la pilosité faciale impressionnante qui fut l'une des principales attractions du cirque Barnum à la fin du 19ème siècle et qui est resté très présent dans l'imaginaire collectif américain. Au final, 2 nouvelles douzaines de petits bijoux tantôt acidulés tantôt épicés, même si l'on trouve ici plus de choses moins obscures que sur les 2 précédents volets. Ca fait au moins une belle et bonne compilation pour alimenter votre lecteur CD sur la route des vacances. A consommer sans modération.



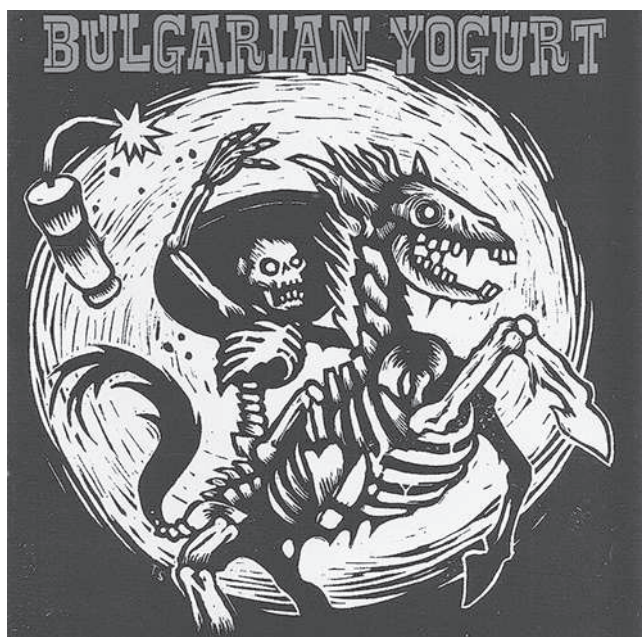
#### POPSKULL REBELS : Popskull Rebels (CD, Grit Twang Records)

Comme toutes les grandes villes américaines, Kansas City est un vivier de groupes dont les membres passent de l'un à l'autre au gré des rencontres, des affinités, musicales ou humaines, des projets, ponctuels ou plus pérennes. Au nombre des groupes récemment apparus dans la région, on compte désormais les Popskull Rebels. Et les lascars ne sont pas des blanc-becs, loin de là. La figure la plus connue en est Jim Doyle Holofter, le guitariste soliste et électrique, réputé jusqu'ici pour avoir présidé aux destinées du groupe rockabilly Rumblejetts puis, plus tard, à celles des Bindlestiffs, il a aussi joué les mercenaires derrière notre vieil ami Joey Skidmore. Pour ce qui est du bassiste Kenny Dupree, on retrouve son nom au générique de Blind Dog Rising, tandis que le batteur Brian Sifton a cogné derrière Crybaby Ranch. Autant dire que, localement, les compères ont déjà vu leurs tronches placardées à chaque coin de rue au hasard des nombreux concerts qu'ils ont pu donnés à KC. Les voilà donc réunis au sein de ce nouveau projet avec le chanteur et guitariste rythmique Kurt Browning. Un mot à propos du nom du groupe tout d'abord. Durant la Guerre de Sécession, "pop skull" désignait, en argot, un mauvais whisky, quant aux "rebels", c'étaient évidemment les sudistes. Pendant cette guerre, si le Kansas était clairement du côté de l'Union, le Nord, le Missouri, lui, était un état frontalier,

c'est-à-dire ni franchement nordiste ni franchement sudiste, ses habitants naviguant entre 2 eaux au gré des fluctuations politiques et de l'engagement de chacun. Il est d'autre part utile de préciser que Kansas City est à cheval sur ces 2 états, même si la majeure partie de la ville est du côté Missouri. Pour ce qui est de la musique, les Popskull Rebels s'inscrivent dans la mouvance country moderniste, avec une bonne dose de rockabilly, un zeste de punk et un chouïa de bluegrass. Quelque part entre Jason & the Scorchers, Lone Justice et les Violent Femmes. Jusqu'au violon de rigueur sur un titre comme "Tangled in the pines" (reprise des excellents BR5-49). Et puisqu'on est au rayon covers, citons aussi "I don't believe you met my baby" des Louvin Brothers en 1956, "State trooper" de Bruce Springsteen (sur l'album acoustique "Nebraska") et "I wanna bop", un rockabilly de Billy Harlan en 58, ce qui permet de mieux cerner les influences d'un groupe qui, loin de se complaire dans un passéisme morbide, préfère s'en servir comme d'un tremplin pour mieux acter sa contemporanéité. C'est pas parce qu'on porte des chapeaux de cowboy, des chemises de flanelle et des cravates ficelle qu'on vit forcément comme au 19ème siècle.

#### BULGARIAN YOGURT : Bulgarian yogurt (CD, Keponteam/Konstroy/Zone Onze Records/General Strike/Ronce Records)

Un peu grand guignol, vaguement psycho, pas mal rock'n'roll, beaucoup punk, Bulgarian Yogurt ne peut pas laisser indifférent. D'autant qu'ils se moquent des limitations de vitesse comme de leur premier tricycle et qu'ils osent l'anglais dans le texte comme de vulgaires cockneys. Sauf qu'ils sont parisiens, ce qui, apparemment, ne les dérange pas plus que ça. Le petit plus de Bulgarian Yogurt ? Un saxophone en échappement libre qui crache ses poumons comme le Vésuve glaviote ses scories par jour de grand éternement. Et énervés, ils le sont les Bulgarian Yogurt, avoinant les BPM plus vite que leur ombre, à la manière d'un Lucky Luke qui aurait sniffé un plein bassin de coke. Pas un seul des 14 titres de cet album ne descend sous la pulsation cardiaque standard d'un cycliste shooté à l'EPO. Autant dire qu'il faut de l'endurance pour suivre le gang dans ses petits joggings nocturnes. Du coup, ce disque devient un bon entraînement pour peu qu'on s'y attelle sérieusement. A moins de 3/4 écoutes par jour, cependant, il y a peu de chances que ça fasse vraiment effet. Vous voilà prévenus. En cas de doute, demandez quand même conseil à votre médecin traitant. Personnellement, je vous recommande chaudement un petit "Surfin' bones" le matin, un épicé "Riding my horse" à midi avec sa trompette mariachi vaguement mafieuse, une bonne "Paranoia" le soir avant le JT et une énergique partie de "Suck my dick" à renouveler 2 ou 3 fois avant dodo pour vous maintenir dans une forme devant vous permettre d'affronter tous les petits tracassés du quotidien ou, a minima, de vous en foutre royalement, ce qui peut largement compenser. Bulgarian Yogurt, c'est le genre de groupe à vous conforter dans votre foi rock'n'rollienne ou à vous réconcilier avec elle si, par hasard, vous avez succombé au chant de sirènes plus frelatées, style pop nunuche ou rap crétin, tout le monde n'ayant pas forcément une volonté inébranlable en la matière, c'est triste mais c'est parfois comme ça. Bulgarian Yogurt rules !



#### 442eme RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)  
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)  
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)  
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)  
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)  
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)  
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP  
16 tracks)  
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)  
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland  
(CD 12 tracks)  
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)  
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)  
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4  
tracks)  
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP  
3 tracks)  
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)  
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)  
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the  
Froggies (CD 24 tracks)  
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's  
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)  
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,  
Chron Gen & Motörhead - Red or clear vinyl
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first  
five (LP 14 tracks)  
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at Rockpalast  
(LP 14 tracks)  
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Download  
code - Black vinyl
- RUE 024 = **TRIBUTE TO ALICE COOPER** (EP 4 tracks)  
4 bands covering Alice Cooper - Red vinyl

#### Les FOSSOYEURS : Ca craint chez les hippies (CD autoproduit - [www.lesfossoyeurs.fr](http://www.lesfossoyeurs.fr))

Ouaip ! Ca fait un moment qu'on le sait que ça craint chez les hippies, ceux du passé comme les modernes, ces derniers en grande partie issus d'une fraction plutôt babos du mouvement punk d'ailleurs, un comble et un beau paradoxe. On peut même se demander si l'atonie spécifique aux hippies n'aurait pas un peu déteint sur les Fossoyeurs au passage, vu que le groupe assure un train de sénateur apathique au niveau de ses sorties discographiques. Ce disque n'étant que leur quatrième album en 30 ans d'existence. N'ont jamais été des stakhanovistes du studio les Fossoyeurs. En même temps, ça évite les trucs bâclés et sans consistance. Or donc, "Ca craint chez les hippies" nous envoie sa douzaine de pelletées d'un rock'n'roll vaguement guinguette dans l'esprit. Avec 2 saxophones dans leurs rangs, les Fossoyeurs n'ont pas choisi la formation rock lambda et comme, en plus, les 6 loustics donnent tous de la voix, on aura compris que ça vocalise grave et que ça claironne sévère derrière une bonne rythmique bien électrique avec de persistants relents skatoïdes. Le tout restant méchamment rock'n'roll. Faut quand même pas déconner. "Bienvenue chez les zippies" et son ambiance psychédélique n'étant que l'une des manières de décliner le même humour grinçant et caustique qui sous-tend leur musique depuis le début. Je le sais, j'étais déjà dans les parages à l'époque. Les Fossoyeurs aiment à multiplier les plaisirs mélodiques à grand coup de textes sarcastiques, qu'on se le dise et qu'on apprécie leur humeur malicieuse, ce qui est plutôt facile vu qu'ils chantent en français. Qu'ils dénoncent les dérives de l'information spectacle ("Parano média"),

qu'ils rendent hommage à ce bon vieux Bo Diddley, jungle beat à l'appui ("Tribute to Ellas Otha Bates McDaniel"), qu'ils se réjouissent de leurs petits soucis de santé (le désopilant "Allô docteur", eh non, ils ne sont plus de première jeunesse, faut se rendre à l'évidence), qu'ils tapent sur la dynastie Le Pen, ce qui ne fait jamais de mal ("Tel père telle fille"), qu'ils nous racontent leurs vacances de rêve ("Jerk à Berck" et ses mouettes en invitées de luxe), qu'ils s'interrogent sur les peurs millénaires résiduelles ("L'an 3000"), qu'ils vilipendent la dictature de l'argent ("L'addiction") ou qu'ils voient apparaître avec anxiété le spectre de la sénilité ("Vieillesse ennemie"), tout ça n'empêche pas les Fossoyeurs de tourner leur quotidien en dérision. On a déjà bien assez de raisons de se faire du mouron par ailleurs, manquerait plus que la musique se mette au diapason du désarroi environnant. Pour les ceusses qui se souviennent, rappelons que l'album précédent était paru en 2006 et avait été enregistré live à l'Outland de Springfield, Missouri, une belle gageure pour un groupe qui chante dans la langue de Molière que de tourner dans l'Amérique profonde, celle des rednecks, mais aussi un témoignage de la connexion qui existe entre le groupe et notre ami commun Joey Skidmore de Kansas City. Ce qui s'est matérialisé il y a une paire d'années par la participation du groupe, et surtout de son chanteur, Kiki, à un film de Joey, "Kiki meets the vampires". L'occasion pour les croque-morts de se fendre d'une chanson éponyme entendue dans la bande-son de la dite pellicule. Sur son dernier album, "Now", paru fin 2014, Joey Skidmore nous avait déjà offert sa propre version du morceau avec les Fossoyeurs en backing band, les parisiens ne pouvaient pas faire moins que de nous donner à entendre, à leur tour, leur interprétation de ce titre avec Joey en guest, ce dernier ayant aussi, au passage, produit l'album, tant qu'à faire. Invité également, un autre résident de Kansas City, le trompettiste Jazzbo sur 2 titres. Il auraient bien proposé à un autre natif de la ville, Charlie Parker, de se joindre à la petite sauterie mais ils ont appris avec peine son décès il y a déjà quelques temps, chienne de vie ! Ouaip ! Ca craint chez les hippies, c'est sûr, mais chez les Fossoyeurs, ça va plutôt pas mal. Manifestement, la retraite ne semble pas être pour tout de suite. De toute façon, qu'est-ce qu'ils feraient, hein ? Des trous dans leur jardin après ceux dans le cimetière ? Quand on a vu grand toute sa vie, ce serait mesquin de voir tout riquiqui et de planter des salades, non ?

#### SUPER WAGNER : Voyage au pays des vivants (CD, Rock Paradise - [www.rockparadise.fr](http://www.rockparadise.fr))

Les aficionados de la variété française devraient lever un sourcil interrogateur à la lecture du titre de cet album de Super Wagner. Et voir se confirmer leur première impression, "Voyage au pays des vivants" est bien la reprise du titre de Johnny Hallyday (période fin 60's début 70's, quelque chose comme ça). Personnellement, n'étant pas fan du Jauni, et c'est un euphémisme, c'est pas ce qui m'attire le plus dans ce nouvel album (le deuxième du groupe à part entière après un premier essai en tant qu'accompagnateurs de Chris Wilson), mais Grégoire Garrigues, chanteur et guitariste de Super Wagner, lui, semble apprécier, il aurait donc tort de se priver. Au passage, le texte de "Voyage au pays des vivants" étant signé Long Chris, ex chanteur des Daltons, ami de longue date d'Hallyday avant de devenir son beau-père (une histoire de cul qui a mal tourné si j'en juge par quelques gros titres récents de l'actualité judiciaire), Grégoire Garrigues en a profité pour demander à l'ancien chanteur devenu antiquaire de lui concocter 2 autres textes, y a pas de mal à se faire du bien, "Depuis qu'tu l'as touchée" et "Je rentre". Et pendant qu'on est chez les collaborateurs (euh, dans le bon sens du terme, pas de blague), citons également le travail épistolaire de Jean-William Thoury ("Un jour comme un autre"), un habitué de la chose après en avoir signé une palanquée pour Bijou à l'époque où il était aussi leur manager. Le reste, c'est du Grégoire Garrigues bon teint. Musicalement, Super Wagner continue son exploration de sonorités millésimées "Voyage au pays des vivants" justement, fin 60's début 70's, avec un poil de glam ("Un écho lointain"), un zeste de pur rock'n'roll (le galopant "Douce ambiance", bel oxymore mélodique), le slow de rigueur des fois qu'on ressuscite les boums d'antan ("Ennemi intime"). Pour ce qui est des autres membres du groupe, c'est avant tout une longue histoire d'amitié puisque le guitariste José Ortuño et le batteur Hervé Lathier faisaient déjà partie de Grégoire 4, le précédent groupe de Grégoire Garrigues, quant au bassiste Andras Mitchell, il côtoie Grégoire dans un autre de ses groupes (cherchez pas, ce type pourrait remplir un annuaire musical à lui tout seul), les Socquettes Blanches. Inutile de dire qu'il y a là un paquet d'années d'expérience cumulée, ce qui fait de ce nouvel album, comme les précédents, un truc solidement charpenté, fermement planté sur ses bases, résolument accroché à ses racines. Et pour ce qui est de Wagner, Richard, on ne sait toujours pas ce qu'il en pense, il pourrait quand même faire un petit coucou de temps en temps.

### **DIVE YOUR HEAD : Le prix du sang (CD autoproduit)**

Lentement mais sûrement, Sens sort d'une léthargie musicale qui a duré un paquet d'années, une quinzaine à la louche. Au point que, durant tout ce temps, je me suis complètement désintéressé de ce qui pouvait bien se passer sur le pas de ma porte, mes goûts m'ayant porté vers d'autres contrées plus rock'n'roll, Etats-Unis, Suède, Allemagne, Australie, Italie, partout ailleurs qu'à Sens. Depuis peu, les groupes refléussent comme primevères dans la douceur printanière, aussi, d'un habile mouvement de balancier, je me surprends à reprendre mon petit-déjeuner dans mon jardin et non plus forcément à l'autre bout du monde. D'aucuns diraient que c'est l'âge qui me ramollit, que c'est l'arthrose qui m'ankylose, que ce sont mes varices qui m'empêchent de tailler la route. Que nenni non point, je parcours toujours le monde, mais sans oublier de regarder aussi à ma fenêtre ce qui se passe au coin de la rue. Ca n'est pas incompatible. Parmi les jeunots qui viennent tapager sur mon paillason, il y a, entre autres, Dive Your Head, 5 trublions qui, considérant que les philosophes grecs qui ont établi la liste des 4 éléments constituant le monde se sont gourés et qu'il en ont oublié un de taille, ont décidé d'oeuvrer au rétablissement de la vérité. Le métal, m'sieurs-dames, le métal, Empédocle a oublié le métal ce grand couillon. La terre, c'est bien joli, mais à part faire de la poterie comme les hippies, ça sert pas à grand-chose d'autre. L'eau, c'est bien beau, mais à part pour piquer une tête au moment des vacances, on lui préfère quand même généralement la bière. L'air, c'est sympa, mais à part pour gonfler les pneus de l'automobile, on ne peut pas dire que ça nous fasse franchement tripper. Et le feu, d'accord, c'est classe, ça fait de jolies couleurs le soir au fond de la ZUP, mais ça reste un brin dangereux quand c'est mal maîtrisé. Tandis que le métal, pardon, mais ça permet tout un tas d'acrobaties musicales, harmoniques et mélodiques quand on le dissèque et qu'on le sépare en notes, en accords, en riffs. Et là, y a pas à dire, c'est beau comme un Caterpillar tout neuf. Un peu comme le premier album de Dive Your Head. 8 titres arrachés de la forge d'Héphaïstos lui-même, comme on extirpe des tumeurs qui ont métastasé, dans la douleur et le soulagement à la fois. 8 titres grognons et furibards, énervés et acrimonieux, belliqueux et incisifs. 8 titres travaillés à la limaille, patinés à la paille de fer, chantournés au barbelé. Il n'y a aucune chance que ça fasse la bande-son du mariage de la cousine Sidonie, c'est vrai, en revanche, pour envoyer du petit bois en rafale dans l'âtre, c'est nickel. Quand je vous disais que le métal, ça a son utilité. Un qui ne s'y est pas trompé c'est Lexa, autre artiste pinque sénonais réputé tu vois quoi han, qui vient pousser la chansonnette avec ses potes métalleux sur "Luxuria" dont il a co-écrit le texte, un truc bien libidineux dont il garde jalousement le secret au fond de son caleçon, ce qui n'a pas arrêté Dive Your Head qui n'ont peur de rien et qui sont allés le chercher jusque-là. Respect les gars, personnellement, jamais je n'aurais fourré mes paluches dans ce bazar.

### **GLORY HOLE : First experience (CD autoproduit)**

Ne vous arrêtez surtout pas au premier titre de ce disque et son phrasé rap hip hop daubique, "Lost" n'est pas représentatif de ce qui semble être le premier EP de Glory Hole, ça s'améliore nettement par la suite. D'ailleurs, c'est marrant, mais ça va en progressant. "Love" et "The long road" portent d'insistants stigmates métal tandis qu'"Anaconda's sister" (autobiographique ? le batteur du groupe affichant le pseudonyme de Léo Anaconda) se rapproche plus d'un rock musclé à l'américaine, le tout débouchant sur le meilleur titre de ce disque, "Kill your flatmate" aux fragrances hardcore noisy tendance grunge à classer quelque part entre le Pearl Jam des débuts et les Smashing Pumpkins des grands jours. C'est sûr, on est loin du disque monolithique et tout d'un bloc, il y en a à peu près pour tous les goûts, des moins bons aux meilleurs. On ne peut pas leur reprocher leur diversité musicale même si, sur la durée d'un album ou d'un concert, je ne suis pas certain que ça ne fasse pas un tantinet fourre-tout opportuniste. Mais bon, je n'en suis pas là, je ne les ai jamais vu sur scène et ce disque est un 5 titres, pas un long play. Laissons leur le bénéfice du doute. Quant à leur nom, c'est un peu pareil, ça sent le réchauffé. Il y a déjà une bordée de groupes qui s'appellent Glory Hole un peu partout dans le monde. Faut dire que la tentation est grande d'utiliser ce genre d'expression. Petite explication de texte pour ceux dont la perversité sexuelle n'est pas suffisamment développée, en anglais (c'est intraduisible en français), "glory hole" désigne un trou pratiqué dans une cloison soit pour jouer les voyeurs soit pour baiser incognito, ce qui change de la banale position du missionnaire après le film du soir. On pratique les galipettes qu'on mérite.

### **MOKE'S : Moke's (CD autoproduit)**

D'entrée de jeu, "Antics", le premier morceau du premier EP de Moke's, nous ramène aux plus belles heures d'un Led Zeppelin en mode vigoureux. La voix d'Agnès Lagarde, la chanteuse du groupe parisien, évoque assez celle de Robert Plant qui se tenait plutôt haut perchée. Et comme, derrière, les riffs proto-heavy d'Antoine Doyen, le guitariste, ne sont pas sans rappeler les défrichages électriques d'un Jimmy Page, Moke's n'a pas tout à fait tort quand il revendique l'héritage zeppelinien. D'accord, il n'y a pas que ça même si, au final, tout le disque ressasse les accords plombés du vieux dirigeable. Moke's veut aussi se faufiler dans une mouvance stoner plus moderne, ce qui reste logique si l'on considère que Led Zeppelin n'est pas non plus pour rien dans les dérivés psyché-hard de ce mouvement typiquement américain, et un morceau comme "Child" s'inscrit parfaitement dans cette filiation Kyuss-Queens Of The Stone Age assumée. De toute façon, il est clair que la musique de Moke's est du genre à vous foutre une bonne dérouillée plutôt que de vous effleurer l'épiderme. Pour les berceuses, mieux vaut aller voir ailleurs, il n'ont pas ça en magasin. Je suis assez fan de ce premier disque qui n'offre aucun temps mort et ne présente guère de faiblesse. On comprend pourquoi Moke's a mis 5 ans à pousser ce cri primal (le groupe s'est formé en 2011), ils ont voulu prendre leur temps pour cracher un truc qu'ils ne rechigneront pas à défendre. Ils peuvent être assez fiers d'eux. C'est réussi.

### **TOXIC WASTE : En dépit du bon sens (CD, Trauma Social/Ronce Records/Kanal Hysterik/Keponteam/Bourre Pif Records/Padington Productions)**

Il y a quelque chose de rassurant chez Toxic Waste, la certitude de ne jamais être déçu à chaque nouvel album, pas plus avec ce petit dernier qu'avec les précédents. Et la liste commence à être conséquente. Pensez donc, le groupe s'apprête à célébrer ses 25 ans d'existence en cette année 2016, forcément, ça cause. Notons que le groupe est toujours composé de 3 des 4 membres d'origine, il n'y a que le poste de bassiste qui soit un poil turbulent. "En dépit du bon sens" est le cinquième album du groupe lillois, à quoi il faut rajouter les autres formats, EP, splits, compil, ce qui finit par faire un bon paquet de morceaux de punk-rock chafouin, rentre-dedans et fulminant. On pense évidemment à une lignée PKRK/Diego Pallavas pour qualifier la musique de Toxic Waste. Ce qui tombe plutôt bien puisque Batbat, le Diego en chef, se fend d'un petit texte sur cet album, celui de "Portugal", on ne renie pas sa famille. Depuis ses débuts, Toxic Waste se veut le témoin de son époque, déclinant en musique quelques faits d'actualité, soit ponctuelle, soit récurrente. Ici, le groupe évoque Charlie Hebdo, les licenciements boursiers, le consumérisme galopant, les va-t-en guerre, le suicide collectif qui guette l'humanité, rien de bien folichon hélas, mais rien d'autre qu'une réalité trop prégnante, de celle qui vous agresse dès le matin au réveil et qui ne vous lâche plus jusqu'au soir, voire plus quand l'insomnie finit par prendre le pas sur le sommeil. Le lot commun de trop de gens broyés par un système politique et financier complètement déshumanisé et désincarné. Pour mieux enfoncer le clou, chaque chanson est illustrée, sur le livret, par une petite sculpture due à l'artiste Jacques Lempicki. Sculptures angoissantes et post-apocalyptiques qui reflètent parfaitement l'état d'esprit du groupe. Je ne sais pas si les sculptures ont été faites spécialement pour l'occasion, ce qui représenterait un sacré boulot, ou s'il se trouve juste qu'elles collaient aux textes mais elles offrent un impeccable contrepoint aux paroles de Toxic Waste. De la belle ouvrage, assurément.

### **E-ZINE**

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant ce que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

r r r r r r

## RISKE ZERO : No country for poor men (CD, Maudit Tangué)

Découvert, du moins en métropole, grâce aux compilations "Maudit Tangué" (le groupe réunionnais apparaît sur les 3 volumes), Riske Zero nous envoie, de par-delà les océans, son premier album. Le groupe existe pourtant depuis 12 ans, il aura donc longuement réfléchi avant de compiler ces 10 titres d'indie-rock croisé de noise et de punk. Avec sa formule en quatuor, chaque instrument prend toute sa place dans une musique puissante, épaisse, tassée. La guitare bien sûr, mais aussi la basse ("Solecito (Cervecita, perpiñan !)" ou la batterie ("Risque 0"), tous occupent pleinement l'espace sonore. On pense à une certaine scène bruitiste des années 90, à des Portobello Bones ou des Dirty Hands des mers du sud. Les compositions massives et exubérantes ne vous laissent aucun répit, vous torgnolant l'espace vital à coup d'uppercuts non protégés. D'autant que nos jeunes gens sont plutôt en colère contre la société dans laquelle on vit. "No country for poor men" ou "Puto sistema" sont des titres assez éloquentes. Pour mieux appuyer leur discours anticapitaliste, antisexiste, anticonsumériste, antihomophobe, ils n'hésitent à multiplier les idiomes, chantant en français, en anglais et en espagnol, jusqu'à en appeler au poète anglais William Blake en utilisant le texte de "Oh ! Why was I born with a different face ?", poème écrit alors qu'il était accusé de haute trahison pour avoir insulté un militaire qu'il avait surpris en train de pisser dans son jardin, maudissant au passage les soldats du roi. Nous étions alors en 1803 et l'Angleterre était en guerre contre Napoléon, Blake étant lui-même un fervent partisan de celui qui n'était encore que Premier Consul. Nonobstant, l'accusation était sans commune mesure avec les faits, bel exemple d'une justice à 2 vitesses qui a toujours cours aujourd'hui, quel que soit le pays, selon que vous êtes puissant ou misérable, selon que vous êtes du bon ou du mauvais côté de la barrière sociétale, selon que vous hurlez avec les loups ou bien pour votre propre compte. Blake fut néanmoins acquitté. A noter que ce morceau, "A different face", est le seul de l'album à forte connotation acoustique, ce qui permet à l'auditeur de souffler un peu en toute fin de disque après plus d'une demi-heure de furia électrique. Un excellent premier jet, le résultat de cette douzaine d'années passées à peaufiner un style exigeant et rigoureux.

---

## COSMIC TRIP #20

Vous connaissez la rengaine, on n'a pas tous les jours 20 ans, ce qui est vrai pour tout le monde. Pour un sapiens lambda, c'est un âge relativement facile à atteindre, sauf catastrophe ou accident de parcours. Pour un festival musical, ça relève déjà plus de l'exploit. Le **Cosmic Trip**, avec son millésime 2016, est donc entré dans ce club très fermé des festivals bidécennaux. En ce qui me concerne, je suis un fidèle du rendez-vous depuis sa deuxième édition, j'aurai donc toujours un léger décalage d'un an par rapport à la numérotation officielle. Bah, tant pis, l'essentiel étant qu'il perdure, je ne vais pas m'appesantir sur cette prime édition manquée. Une petite fiche technique tout d'abord pour ceux qui n'y auraient jamais assisté. Le Cosmic Trip se tient à **Bourges** le week-end de l'**Ascension** dans l'enceinte du **Palais d'Auron** (1800 places de jauge officielle mais moins en pratique du fait que le balcon est fermé et qu'une partie de la salle accueille certains stands du rock'n'roll market, ce qui ne nuit en rien à l'espace disponible par festivalier puisque le Cosmic Trip ne fait jamais le plein). Une petite nouveauté nous attend dès l'entrée. Désormais, on accède à la salle par les grandes portes. Rien de plus normal me direz-vous. Certes vous répondrai-je mais, jusqu'à présent, l'entrée se faisait par une petite porte latérale, ce qui provoquait un goulet d'étranglement puisqu'on tombait aussitôt sur le bar extérieur, ce genre de point de fixation, comme chacun sait, étant fort propice aux attroupements, a fortiori en attendant le début des festivités. Il fallait donc jouer des coudes pour parvenir dans la salle, ce qui n'est désormais plus le cas, les grandes portes débouchant dans un grand hall où on est nettement plus à l'aise pour batifoler et tailler le bout de gras. Un bon point, souhaitons que les prochaines éditions conservent cette configuration. Un hall dans lequel, de surcroît, sont rassemblés une bonne partie des exposants du rock'n'roll market. Outre les disquaires (mention spéciale à **Boogie de Beast Records**, **Traxman de Soundflat Records** ou **Hog-Maw Records**, tous fidèles au poste depuis longtemps), on y trouve un coiffeur, divers graphistes ou stylistes et même, cette année, un fabricant de pédales pour guitares. Largement de quoi se fâcher avec son banquier si l'on fait trop chauffer sa carte bleue. Quant aux concerts, le festival s'étale sur 4 jours, du jeudi au dimanche, mais, pour des raisons de calendrier et de disponibilité, je me vois contraint, chaque année, de rater l'ouverture du jeudi soir et la clôture du dimanche après-midi. Pour cette vingtième édition, pas trop de regret puisque j'avais déjà vu les 2 groupes programmés, les excellents

anglais de **MFC Chicken** le jeudi (sans l'organiste **Parsley** à ce qu'on m'a dit) et les non moins impeccables **Rhum Runners** le dimanche. Restent donc les 2 grosses journées du vendredi et du samedi pour faire le plein de décibels. Vous ai-je dit que le Cosmic Trip est un festival d'obédience rock'n'roll au sens premier du terme ? Non ? Ben voilà, c'est fait. Entre surf, garage et punk, c'est que du roboratif, du généreux et du reconstituant. Si vous avez un coup de mou printanier, le Cosmic Trip est la cure qu'il vous faut. Les choses sérieuses démarrent à 20 heures pétantes le vendredi soir dans la **Jungle Room**, petite salle confinée et vite surchauffée dans laquelle se produisent, pour des sets d'une demi-heure (chaque groupe jouant 2 fois) des gangs en devenir chargés de faire patienter le public entre les changements de plateau sur la **Grande Scène**. De ce fait, aucun temps mort musical entre 20 heures et 2 heures 30 du matin quand le dernier groupe de la soirée plaque son dernier accord. Cette année, c'est le trio japonais **Minnesota Voodoo Men** qui ouvre les hostilités. Pourtant formés en 98, je n'avais jamais entendu parler d'eux. La grande classe et une grande claque pour un groupe qui pratique un garage-punk qui n'est pas sans rappeler celui de leurs compatriotes **Michelle Gun Elephant**. Une entrée en matière très énergique qui donne le ton pour ce vingtième anniversaire. Plus tard dans la soirée, dans cette même Jungle Room, c'est le duo **King Khan & BBQ Show** qui est censé prendre la relève. Je dis bien censé puisque le premier de leurs 2 sets n'aura pas lieu. Apparemment, la veille, à Paris, les 2 lascars se sont pris le chou et seul King Khan a fait le déplacement à Bourges. Il faudra des trésors de diplomatie et de négociations pour convaincre BBQ Show de descendre à son tour au cœur du Cher. Mais il n'arrivera que pour le second set prévu à l'origine. Du coup, sur la première plage horaire, King Khan passe la demi-heure à tirer les cartes à quelques spectateurs volontaires. Moyen comme ambiance, on en conviendra. Quand le duo finalement réuni monte enfin sur scène, ce n'est pas franchement ça, on sent que le courant ne passe pas, les tensions de la veille ne semblent guère apaisées. Plus tard, King Khan & BBQ Show monteront pour la seconde fois sur scène, sur une plage horaire non prévue à l'origine. Déçu par leur première prestation, je préfère vaquer à d'autres occupations (emplettes vinyliques et papotage avec quelques amis). Mal m'en prend semble-t-il puisque, à ce qu'on m'en dira le lendemain, ce second set fut nettement plus à la hauteur du talent des 2 canadiens. Entre temps, sur la Grande Scène, se succèdent les poids lourds de la soirée. Premiers à investir les lieux, les italiens de **Go ! Zilla** avec qui j'ai toujours un problème. Autant j'aime le groupe sur disque, autant je trouve leurs concerts décevants pour ne pas dire lénifiants. En studio, Go ! Zilla privilégie son côté garage-punk tandis que, sur scène, c'est leur facette psychédélique qui prend le dessus, et là, c'est souvent très gnan-gnan, voire chiant. Cette seconde performance du groupe au Cosmic Trip n'échappe pas à cette règle apparemment immuable. Suivent les vétérans danois **Defectors** que je n'ai jamais vus sur scène mais dont les disques me font baver depuis de nombreuses années. Là aussi, déception. Le groupe est poussif, les morceaux ne décollent pas, on a l'impression de voir de vieux musiciens fatigués sans plus aucun feu intérieur. Décidément, ça ne démarre pas bien fort sur cette Grande Scène. Heureusement, tout change avec les américains de **Legendary Shack Shakers**. Une véritable tornade sonore, il n'y a pas d'autre mot. D'eux, je n'avais écouté que quelques titres de ci de là, sans plus. A présent, il va me falloir les intégrer en bonne place dans ma discothèque, ils sont clairement ma révélation personnelle du festival avec leur mix incandescent de rockabilly, de blues, de country et de punk. Ces 4 gonzes irradiant d'une énergie digne d'une centrale nucléaire en pleine crise d'acné, c'est comme Usain Bolt courant un 10 000 mètres avec sa vitesse de pointe sur 100 mètres, détonant. Passer derrière eux ne s'annonce pas des plus faciles. Il faut toute la maîtrise scénique des **Love Me Nots** pour relever le challenge. Quatuor parfaitement mixte, 2 demoiselles, 2 damoiseaux, guitare fuzz en roue libre, orgue Farfisa au vent et la voix granuleuse de **Nicole Laurene**, on a là tout l'attirail garage-punk essentiel à la bonne compréhension du genre. Enfin, pour terminer la soirée, les vétérans américains **Morlocks**. Ceux-là, il y a beau temps qu'on ne la leur fait plus. Avec leur psyché-garage-fuzz caverneux à souhait, au plus près de l'os, ils vous emballent la barbaque avec le savoir-faire d'un boucher de quartier, la même gouaille ironique, le même air revêche et les mêmes taches de raviné sur le pourpoint. Avec les Morlocks, pas de conditionnement sous vide ni de merde hallal ou casher, mais du sang pour sang. En prime, heureuse surprise, peu avant que le groupe ne monte sur scène, je croise l'ami **Bernadette**, habituellement guitariste du groupe allemand **Gee Strings**, qui m'apprend in petto qu'il est là avec les Morlocks (il joue d'ailleurs sur leur dernier single), une ligne de plus sur son CV avec ses apparitions au sein des **World's Stongest Men** de **Scott "Deluxe" Drake**. Une

soirée qui a débuté sur les chapeaux de roue, qui a connu quelques flottements en cours de route et qui s'est terminée en boulet de canon, dont je ne conserve, évidemment, que les meilleurs souvenirs. Place aux DJ et aux danseurs jusqu'au bout de ce qu'il reste de la nuit. Le lendemain, réveil aux aurores pour remettre le couvert dès 13 heures 30 autour de la Jungle Room pendant que ça balance dans la grande salle fermée au public. Devant le bar extérieur, un habitué du Cosmic Trip (il fait aussi partie de l'organisation), le **Mysterious Asthmatic Avenger**, non pas dans son habituelle formule one man band mais avec un vrai groupe autour de lui, les **Good Ol'Boys** constitués de quelques figures tutélaires de la scène rock'n'roll berruyère ou tourangelle. Tombé depuis longtemps dans la marmite country et cajun primitive, le MAA poursuit son exploration personnelle de cette musique élémentaire. Lui-même au banjo, les Good Ol'Boys lui donnent la réplique, qui au washboard, qui à la contrebassine, qui tout simplement au triangle, pour des versions dynamitées de quelques classiques intemporels. De quoi faire glisser agréablement le banc d'huîtres et le petit blanc qui font office de petit déjeuner. Ensuite, dans la Jungle Room, retour à l'électricité avec **Archie and the Bunkers**, un inusuel duo orgue-batterie formé de 2 frères d'à peine 18 ans qui défraie la chronique garageuse depuis une paire d'années avec une musique toute en énergie juvénile et en insolence frénétique. Des mômes qui foutaient la honte à une armée entière de musiciens de baloche. Suivis du groupe que, personnellement, j'attends avec le plus d'impatience pour cette vingtième éditions, les **Courettes**. Un duo guitare-batterie formé de la croquignollette brésilienne **Flavia Couri** et du bourru danois **Martin Thorsen**. Il y a quelques années, la première était la bassiste d'**Autoramas**, elle est désormais passée à la guitare fuzz tendance torride, assénant des riffs quintessentiels et vocalisant de manière acidulée, sexy en diable, tout en sautant partout comme une puce épileptique. Quant au second, on l'a connu cogneur chez **the Attacks**. Au Cosmic Trip, ils sortent le grand jeu, alignant les hymnes garage-punk avec l'amabilité d'un pitbull. Je suis venu, j'ai vu, j'ai été convaincu, et c'est une litote. Histoire de me remettre de mes émotions, je préfère faire l'impasse sur le numéro d'effeuilleuse de **Wanda de Lullabies**, j'ai sûrement eu tort, pour mieux me préparer pour la seconde grosse soirée du festival. Des 7 groupes au programme, j'en ai déjà vu 6 en action, je m'attends donc à du lourd. Les premiers coups de feu sont tirés par les **Jackets** dans la Jungle Room, trio suisse découvert en ce même lieu il y a 2 ans de mémoire. Emmenés par la captivante chanteuse-guitariste **Jackie**, les Jackets pratiquent un garage-rock'n'roll furieux et débridé façon katiouchas à Stalingrad avec le public extatique dans le rôle de la 6ème armée de Paulus regardant les roquettes leur tomber sur le coin du musée sans rien pouvoir y changer, pire, en disant merci et encore. Vous avez dit maso ? Ouais, il y a de ça. L'autre groupe de la soirée programmé à la Jungle Room est **Destination Lonely**. Pas les premiers venus d'ailleurs, les 3 briscards affichant de sacrés états de service puisqu'on trouve **Marco Fatal** (les **Fatals**), **Wlad** (**Beach Bitches**) et **Lo Spider** (**Jerry Spider Gang**), des noms qui devraient faire frémir n'importe quel adepte de sonorités trash-rock'n'roll. Et ça ne rate pas, Destination Lonely assurant 2 sets d'une solidité à toute épreuve, implacables et imparables. C'est le seul groupe de la soirée que je n'avais encore jamais vu en live, ils peuvent compter un converti de plus à leur tableau de chasse. Sur la grande scène, on s'agite aussi. Les premiers à monter à l'assaut sont les belges de **Fifty Foot Combo**, fidèles à une musique instrumentale qui passe son surf fuzzé de base à la moulinette garage-punk chaud-bouillant. Ça n'a pas pris une ride. Suivent les espagnols de **Doctor Explosion**, malheureusement pas au meilleur de leur forme. Pour eux, le Cosmic Trip arrive à la fin d'une grosse tournée européenne et la fatigue se fait sentir. Intrinsèquement, c'est pas qu'ils soient mauvais, mais il manque la flamme et le grain de folie dont ils savaient faire preuve par le passé. Les intervalles entre les morceaux sont interminables avec un **Jorge Explosion** qui monologue sans trop savoir quoi dire. S'ils avaient meublé avec de la musique, ils auraient sûrement pu jouer une bonne demi-douzaine de chansons supplémentaires. Chez **Heavy Trash**, c'est presque l'inverse. Les titres s'enchaînent comme à la parade, détricotant le rockabilly pour mieux en extirper la substantifique moelle. Le problème, c'est que **Jon Spencer** prend de plus en plus l'ascendant sur le groupe là où **Matt Verta-Ray**, à l'origine, était censé être à 50/50 dans le projet. Aujourd'hui, le guitariste, déjà discret au naturel, reste trop confiné dans ce rôle tandis que Jon Spencer... fait du cabotinage Jon Spencer. Il fait de Heavy Trash ce qu'il a fait du **Jon Spencer Blues Explosion**, un groupe à sa propre gloire. Avec ses "heavy trash" répétés ad nauseam quasiment entre chaque chanson, assurant un show à l'américaine, dans le mauvais sens du terme, le côté flamby factice prenant le pas sur le véritable entertainment, jusqu'au final où il quitte

la scène seul, laissant le groupe continuer sans lui, comme s'ils n'étaient que ses accompagnateurs, y compris Matt Verta-Ray. Heavy Trash a quelque peu perdu de son âme même si, musicalement, ça reste irréprochable. A contrario, rien de tout ça chez les **Monsters**. Certes, le **Reverend Beat-Man** est un personnage plus grand que nature (d'autant plus avec ses multiples casquettes tant comme musicien que comme label manager et avec ses 30 ans passés au service du groupe), mais jamais il n'écrase le gang de sa personnalité. Chez les Monsters, tout le monde a sa place et se met au service d'un trash-garage-blues séminal, pétillant et rugueux. Surtout avec cette formule avec 2 batteurs jouant face à face sur la même grosse caisse, ce qui donne une puissance inégalée au groupe, un vrai feu d'artifice, une bourrinade XXL, un déluge de watts et de décibels. Après un concert des Monsters, impossible de ne pas avoir la banane et de ne pas croire en l'être humain, ce qui n'est habituellement pas gagné au quotidien. Enfin, pour tourner la page sur cette édition du 20ème anniversaire, c'est le retour des **Kaisers**, le groupe de vétérans écossais plus british-beat que nature, version 90's des **Beatles** ou des **Kinks** que j'avais vu il y a une bonne vingtaine d'années à leurs débuts. Quelques rides, quelques kilos et quelques cheveux blancs plus tard, ils n'ont finalement pas tant souffert de l'épreuve du temps qu'on aurait pu le craindre. Leur musique reste éminemment jouissive et jubilatoire, incarnation très britannique du rock'n'roll des origines matiné de rhythm'n'blues spontané et de pop élémentaire. A eux seuls, les Kaisers résument finalement assez bien la philosophie du Cosmic Trip, un festival rock'n'roll sauvage et animé d'une saine folie. Avoir 20 ans, c'est bien, mais la vie continue. Rendez-vous est pris pour l'année prochaine, j'en serai à nouveau si les proverbiaux petits cochons ne me boulottent pas d'ici là, mais bon, je suis confiant, les probabilités paraissent m'être plutôt favorables.

---

#### **GUTTERMOUTH : Got it made (CD, Rude Records)**

Groupe californien adepte de la provocation, celle-ci s'est très souvent retournée contre le gang et surtout son chanteur, Mark Adkins, seul membre de la formation originale encore en place. Autour de lui, en revanche, ça tombe comme à Gravelotte, certains musiciens quittant le groupe parfois au bout de quelques mois seulement, fatigués des frasques d'Adkins. A ce jour, ils sont une bonne vingtaine à avoir effectué un séjour plus ou moins long au sein de Guttermouth. Ce qui explique aussi très certainement que, depuis 10 ans, le groupe n'avait plus sorti de disque. "Got it made" succède ainsi à "Shave the planet" paru en 2006. Encore ne s'agit-il que d'un 6 titres, même pas un vrai album. Ne boudons cependant pas notre plaisir de retrouver le punk-rock nerveux et tendu comme un arc de Guttermouth, même sur 12 petites minutes seulement. En cela, le groupe reste fidèle au punk-rock de sa région d'origine, Orange County, l'un des centres névralgiques de la scène américaine de la fin des années 80 et du début des années 90 (Guttermouth s'est formé en 88). Un mini album coup de poing, boulet de canon, crash-test (ne rayez aucune mention inutile) qui remet Guttermouth sur les rails d'un mauvais goût revendiqué (le très misogynne "Freckles the pony" ne risque pas d'améliorer les relations d'Adkins avec la gent féminine). On est d'accord, on n'en ferait pas son groupe préféré de tous les temps, mais force est de reconnaître l'efficacité de son punk-rock qui lorgne ici salement vers le hardcore, fût-il de caniveau.

---

#### **HYDROLIC SYSTEMS : Hydrolic Systems (CD, Nineteen Something - [www.nineteensomething.fr](http://www.nineteensomething.fr))**

Quand Nineteen Something a décidé de se pencher sur la carrière de quelques-uns des groupes français, ou assimilés (comme les Maniacs, des suisses), les plus emblématiques des années 80-90, beaucoup ont applaudi à cette initiative. D'autant que le label ne se contente pas de rééditer les disques officiels, il propose aussi et surtout de déterrer de nombreux inédits d'époque. En ce sens, se pencher sur le cas des Hydrolic Systems suffit amplement à justifier les efforts déployés par le label. Songez, voilà un groupe qui, en à peine 3 ans d'existence, n'a laissé traîner derrière lui que 3 chansons dûment sanctifiées par une sortie vinylique, l'une sur une compilation, les 2 autres sur un single. Et basta ! Mais le groupe, durant ses quelques mois de présence sur la scène angevine, avait enregistré plus que ce brelan de titres, c'est ce que Nineteen Something tient à démontrer avec ce CD. Outre les 3 morceaux déjà parus, "Magouné n° 1" sur la compilation "On another planet", "Hydrolic Systems" et "Run away" sur le single, ces 2 disques étant parus sur Black & Noir, label angevin séminal drivé, entre autres, par Eric Sourice des Thugs, outre ces 3 titres donc, ce disque nous offre à entendre 5 autres pièces d'un hardcore que d'aucuns ont pu qualifier de psychédélique à l'époque (et un titre comme "Magouné n° 2" n'est pas loin de

leur donner raison), mais que personnellement j'associerais plus volontiers à une noise un brin torturée, sans oublier la touche d'énergie indissociable des groupes issus d'une ville pourtant proverbiallement réputée pour sa douceur (ainsi le bien nommé "Speed" n'est-il pas sans évoquer les Thugs déjà mentionnés), allez comprendre quelque chose à tout ça. Ces 8 titres ont tous été enregistrés durant les années 1991 et 1992, ce qui n'empêche pas qu'ils l'ont été par pas moins de 3 formations différentes durant ce court laps de temps. On aimait jouer aux chaises musicales chez les Hydrolic Systems, sauf le bassiste Sébastien Anic qui avait décidé une fois pour toutes de s'accrocher à sa 4 cordes comme un passager du Titanic se raccrochait à la moindre planchette de bois une fois le rafiot passé par profits et pertes (oui, enfin, surtout pertes). L'autre inamovible pilier du groupe se nomme Gilles Théolier, mais lui est passé de la batterie à la guitare en cours de route, sûrement parce que c'est mieux pour draguer. 3 autres musiciens se sont donc partagé guitare ou batterie selon les périodes. Heureusement, tout ça semble avoir été parfaitement documenté par les intéressés au point que, aujourd'hui, on sait parfaitement qui faisait quoi à l'heure du crime, des crimes plutôt. Pour un Cluedo, c'est chiant d'avoir la réponse avant d'entamer la partie, pour un archiviste ou un historien de la chose musicale, c'est mieux d'avoir tous ces renseignements, ça évite de se coltiner des tonnes de paperasse ou de se murger avec les témoins de l'époque en espérant que leurs souvenirs remonteront à la surface en fonction de la quantité de bière ingurgitée. D'autant que, des fois, la bière en question n'aide pas toujours à l'émergence de la souvenance justement. On n'a pas toujours des métiers faciles, raison de plus pour savoir gré à Nineteen Something d'avoir fait le boulot à notre place.

### INTERNET

Quarante huitième livraison de **Que Vive Le Rock Libre**, la feuille d'info de **Trauma Social**. Au milieu des brèves punk en tout genre, **Zeric** a aussi une pensée émue pour tous ceux qui nous ont quitté ces derniers mois, de **Delpech à Lemmy**, le rock'n'roll a quand même perdu quelques grands hommes : [www.traumasocial.fr](http://www.traumasocial.fr) @@@ L'été s'annonce chaud chez **Soundflat** avec quelques sorties plutôt sexy, **Ready-Mades** (soul parisienne), **Aspiradoras** (excellent garage-punk espagnol), **Gentlemen's Agreements** (60's mods français), **Adolphe Sex et ses Machines** (60's beat franco-belge), **Kumari** (psyché-garage londonien). Un conseil, laissez carrément tomber le maillot de bain, il n'y a qu'à poil que vous trouverez un chouia de fraîcheur à l'écoute de tout ça : [www.soundflat-records.de](http://www.soundflat-records.de) @@@ Un duo atypique et attachant que **Erwtenseop**. Monsieur est français et joue de la guitare, madame est néerlandaise et joue de la batterie et de l'accordéon. Accessoirement, cette dernière fut aussi batteuse des légendaires **the Ex**. Le groupe propose une sorte de folk-punk électrique, agité et décalé : [www.erwtenseop.fr](http://www.erwtenseop.fr) @@@ Nouvel ouvrage chez **Rytrut**, "L'histoire de Crass" par l'auteur anglais **George Berger**, ça s'annonce passionnant : [www.rytrut.com](http://www.rytrut.com) @@@ Nouveau 45t chez **Bullit**, celui de **Loolie and the Surfing Rogers**, rock-soul from Paris, qui annonce un album pour l'année prochaine, il n'est jamais trop tard pour commencer à économiser : [www.bullitrecords.com](http://www.bullitrecords.com) @@@ Avec son n° 33, la lettre d'info de **Deviance** change de couleur, le fond devenant noir au lieu de blanc. Pour ce qui est du contenu, pas de souci, ça parle toujours de punk, de crust et de hardcore : <http://steph.deviance.free.fr> @@@ Aux éditions **Jets D'Encre** vient de paraître un bouquin original, "Rencontres avec Elliott" de **Sylvain Ansoux**, un polar dont le héros est un fan d'**Elliott Smith** qui sombre peu à peu dans la folie en rédigeant une biographie de son idole : [www.jetsdencre.fr](http://www.jetsdencre.fr) @@@ [www.patsy.nu](http://www.patsy.nu)

Dans le n° 115 de cette estimable feuille de chou, je vous présentais un site consacré à **Patsy Cline**. Je vous invite donc à vous y reporter pour avoir un petit aperçu de sa vie et de sa carrière. Celui qui nous intéresse ici reprend à peu près le même schéma, une biographie bien documentée, un forum sur lequel les fans de la chanteuse peuvent dialoguer et échanger, des témoignages de fans racontant leur découverte ou leur approche de l'artiste, un listing complet des sessions d'enregistrement, du 1er juin 1955 (elle avait 23 ans) au 7 février 1963 (moins d'un mois avant sa mort dans un accident d'avion qui coûta également la vie à **Cowboy Copas** et **Hawkshaw Hawkins**) avec les chansons enregistrées, la référence discographique d'origine et la date de parution initiale (ça n'inclut donc que les chansons éditées de son vivant, pas les inédits exhumés après sa mort), ces derniers sont listés sur une autre page, au sein d'une intégrale de ses enregistrements et de ses parutions, studio ou live, contemporaines ou posthumes, avec les dates de sortie (certains titres n'ayant vu le jour que dans les années 2000), une copieuse

page de liens, une bibliographie et vidéographie, un agenda de tous les évènements importants de la vie de Patsy présentés au jour le jour du 1er janvier au 31 décembre, avec, évidemment, un rappel de l'année où ils se sont déroulés. Pour le site présenté précédemment, j'avais émis des réserves quant à son seul vrai point faible, le peu de photos qu'on pouvait y trouver. Ici, cette réserve n'est pas de mise, ce site proposant de nombreux clichés de la chanteuse ou des lieux qui lui sont associés, où elle a vécu, où elle a travaillé, où elle est morte. Ainsi, cette adresse s'avère-t-elle plus complète encore que la précédente. Logiquement, en consultant ces 2 pages, vous devriez devenir incollable sur une artiste incontournable de la country des années 50 et 60.



### [www.druuna.net](http://www.druuna.net)

Site officiel de **Druuna**, l'héroïne ultra sexy créée par **Serpieri**, il ne semble malheureusement plus mis à jour depuis pas mal de temps puisqu'on n'y présente que les 7 premiers volumes de la série (le septième, "La planète oubliée", est paru en septembre 2000), on n'y parle ni du huitième, "Clone", paru en mai 2003, ni du volume 0, "Les origines", paru en novembre 2015. Ce qui n'est pas bien grave en soi. Chaque album y est présenté avec une sélection de 5 pages, histoire de vous donner un rapide aperçu de l'ouvrage. Le site propose aussi une interview de Serpieri qui raconte la genèse de son héroïne. Pour parfaire cette présentation générale, on trouve aussi de nombreuses galeries de dessins extraits d'autres ouvrages de l'auteur, notamment les 2 volumes d'illustrations classées X consacrées à Druuna, mais aussi des croquis de travail, les cartes d'un jeu de tarot ou encore des fonds d'écran afin de joindre l'utile à l'agréable en personnalisant votre ordinateur (faut juste faire attention, si vous avez des enfants, à ce qu'ils n'ouvrent pas votre bécanne à votre insu, on n'est pas chez Disney ici). Il y a même possibilité d'envoyer des cartes virtuelles à vos amis. De plus, une page est consacrée aux fans qui peuvent y poster leurs propres oeuvres. Sont également proposées les photos de quelques modèles célèbres dont la plastique, pour le moins plantureuse, n'est pas sans rappeler celle de la belle héroïne de papier glacé. Quant à la page de liens, elle ne renvoie que vers des sites porno. Là encore, ne vous attendez pas à tomber sur des petits mickeys. Pas forcément le site le plus exhaustif qui soit, mais, à l'occasion, si vous ne connaissez pas la série, il constitue au moins une bonne approche.





**The DEVILS : Sin, you sinners ! (CD, Voodoo Rhythm Records - [www.voodootherhythm.com](http://www.voodootherhythm.com))**

C'est peu de dire que la religion m'emmerde prodigieusement, entre les cathos pédophiles, les musulmans terroristes et les juifs fascistes, on ne peut pas dire qu'il y ait là de quoi susciter des vocations (et pourtant, hélas). Oui mais voilà, la vision céleste d'Erica Toraldo, la batteuse des Devils, nonne sexy en cuissardes et bas résille, a de quoi ébranler toutes mes certitudes. Erica, elle me fait de l'oeil à la porte d'une église, je vais à confesse 3 fois par jour, je m'invente même des péchés pour être sûr. Les Devils sont un duo guitare-batterie napolitain constitué de l'accorte Erica sus-mentionnée et d'un prêtre défroqué, Gianni Vessela. Avec un tel viatique, on ne s'étonne pas vraiment de voir le groupe signé sur un label dirigé par un révérend, en l'occurrence le sieur Beat-Man. Histoire de blasphémer dignement la bonne parole trash-rock'n'roll avec force sermons fuzz, psaumes garage et tout le saint-frusquin blues-punk hystérique. Les Devils sont adeptes de cantiques salaces ("Coitus interruptus (from a priest)", d'arias démoniaques ("Azazel"), d'orémus concupiscent ("Shaking Satan's balls", gageons que le vieux bouc ne doit pas se faire prier). Les Devils ont l'orgasme violent et sauvage (une dizaine d'éjaculations en à peine plus d'un quart d'heure, durée de cette première copulation, Traci Lords et Rocco Siffredi sont largués), ils ont aussi l'absolution radicale par le feu, le fer et le sang, entre l'Inquisition façon Torquemada et l'éradication cathare manière Arnaud Amaury ("Tuez les tous, Dieu reconnaîtra les seins", c'est lui), les Devils pratiquent le pardon à la hussarde, à grand renfort de guitare-tronçonneuse, de batterie galopante et de rugissements de porn-star en transe. La religion vue comme ça, ça donne plutôt envie de se faire tripoter le goupillon ou le bénitier.

**BABY WOODROSE : Kicking ass & taking names (CD, Bad Afro Records - [www.badafro.dk](http://www.badafro.dk))**

Pour qui veut élaborer une compilation, qu'il s'agisse du groupe lui-même ou de son label, point n'est forcément besoin d'avoir un fil conducteur précis, mais, s'il y en a un, celui-ci peut prendre des tournures complètement différentes. Dans le cas de Baby Woodrose et de Bad Afro, le choix s'est porté uniquement sur des faces B de 45t. Il faut dire que, ces dernières années, ce format s'est singulièrement raréfié. Désormais, le 45t est souvent à tirage limité, et comme, en parallèle, le nombre des disquaires s'est réduit comme peau de chagrin, et ce quel que soit le pays, trouver un 45t de son groupe préféré finit par relever de l'exploit olympique ou de l'aventure extrême. Sauf à suivre le groupe partout, notamment en concert, et à piller son stand de merchandising sitôt une nouvelle sortie annoncée. Mais, si la chose est à peu près faisable dans son pays d'origine, dès qu'on se penche sur le cas d'un groupe étranger, on frise la mission impossible, à moins d'avoir des moyens financiers conséquents et beaucoup de temps libre devant soi. Et encore, même dans ce cas, il faudrait forcément se limiter à une poignée de groupes, au mieux. Autant dire que se faire une discographie complète et exhaustive d'un groupe n'est quasiment plus à la portée du premier terrien venu. Même à l'heure d'Internet puisqu'il faut encore avoir l'information suffisamment tôt pour pouvoir commander la chose avant qu'elle ne soit épuisée. Le 45t est donc aujourd'hui devenu objet de collection pour ne pas dire mythe quasi inaccessible. Aussi l'initiative de Baby Woodrose et de Bad Afro revêt-elle un côté oeuvre de salut public que tout un chacun pourra apprécier comme il se doit. Baby Woodrose est un groupe danois (Copenhague) formé en 2001. Il tire son nom d'une plante hallucinogène originaire du sous-continent indien. La précision est d'importance quand on sait que le groupe pratique un rock'n'roll à forte teneur psychédélique et à forte tendance garage, sans parler d'une parcimonieuse touche punky quand l'envie lui prend de s'énerver plus que de coutume. Avec Baby Woodrose, on n'est pas loin d'une certaine scène américaine millésimée seconde moitié des années 60. Depuis 15 ans, le groupe présente une discographie longue comme le bras d'un gibbon dont, on l'aura compris, une pleine brouette de 45t. En 14 titres, cette compilation se propose d'en exhumer quelques-unes des faces B sur une période comprise entre 2001 et 2013, tous ces 45t étant évidemment épuisés depuis longtemps. Le groupe a connu diverses formations depuis sa création, les musiciens se succédant autour de son fondateur (à l'origine, c'était d'ailleurs un projet solo), Uffe Lorenzen, dit Lorenzo Woodrose. On le voit d'ailleurs en pleine action sur la pochette du digipack avec sa guitare. Sur une base rock'n'roll, Baby Woodrose assaisonne pas mal de guitare fuzz, du tambourin récurrent, de l'harmonica de temps en temps, de l'orgue modérément. Au fil des disques, ils ont partagé le sillon avec des groupes comme les Defectors (danois eux aussi), Sweatmaster (Finlande) ou Dollhouse (Suède), histoire de situer leurs affinités musicales. Quant

aux reprises qu'on peut trouver au programme de cette compilation, elles vont des Troggs au chanteur soul O.V. Wright en passant par les Raveonettes, belles preuves d'éclectisme lysergique. Certes, pour découvrir Baby Woodrose et sa musique, ce disque tient plus de l'attaque par la face nord que de l'autoroute balisée mais cette approche en vaut bien une autre. Surtout que certains de ces titres, s'ils se sont retrouvés en face B, c'est justement parce qu'ils sont souvent plus bruts de décoffrage, plus farouches, plus bourrus que les faces A ou que les albums. Un choix qui se tient.

**Kati SALO & Asko KERÄNEN/MICHIKO 66 : A split record with... (LP, Coux Records)**

C'est l'histoire d'une amitié nouée voilà déjà plus de 2 décennies entre Asko Keränen, bassiste et clavier du groupe finlandais 22 Pistepirkko, et le journaliste nivernais Jean-Michel Marchand, également chanteur et guitariste sous le pseudonyme de Michiko 66. Outre leurs affinités humaines, les 2 musiciens partagent aussi une certaine conception d'un folk sombre et brumeux, à l'image du climat finlandais. Il était donc logique de les retrouver un jour associés sur un même album. Plutôt qu'un split traditionnel, chacun sur sa face, ils ont préféré pratiquer la stricte alternance des pages, 3 chacun. Pour ce qui est d'Asko Keränen, il a choisi la formule en duo avec sa compagne Kati Salo, à la demoiselle la guitare acoustique, au gentilhomme l'électrique, tous 2 se répondant vocalement. Le folk de Kati Salo et Asko Keränen a quelque chose des brouillards nordiques, cette mélancolie et cette nébulosité qui traversent aussi les légendes locales, cette atemporalité qui marque les paysages humides de leur pays, cette distanciation éthérée qu'on associe généralement à des contrées qu'on ne distingue que de loin. Michiko 66 quant à lui joue de divers instruments, guitare principalement, mais aussi banjo "Wanna know you" (enjolivé par le violon d'Olivier Pomin), ou piano et tambour jouet sur "If you come around" (syndrome Pascal Comelade). Il s'entoure aussi de divers vocalistes sur ses 3 contributions dont son épouse, Marie. Pas aussi ténébreux que celui de Kati Salo et Asko Keränen, le folk de Michiko 66 multiplie plutôt les ambiances, tirant parfois sur une country primale, de celle que l'on joue le soir à la veillée dans les coins les plus reculés des Appalaches. Sans fioritures ni chichis, avec pour seule ambition de tenter de ralentir la course du temps et éviter de penser à des lendemains pas toujours roses. On notera que, tant du côté finlandais que du côté français, tout a été enregistré à la maison, en pantoufles certainement, dans la douceur ouatée d'un environnement familial, ce qui renforce la touche intimiste de l'ensemble, l'alternance des morceaux évoquée plus haut ne laissant rien penser des différences géographiques et conceptuelles des univers de Kati Salo et Asko Keränen et de Michiko 66. Il existe une vraie imbrication musicale dans cet ouvrage à 6 mains, 2 pays, mais une seule et même façon de concevoir le folk au 21ème siècle. Un disque au charme envoûtant.

**John MELLENCAMP : 1982-1989 (CD box set, Mercury)**

John Mellencamp est né en 1951 dans l'Indiana. C'est en 74 qu'il joue dans ses premiers groupes, le plus réputé d'entre eux se nommant Trash, nom inspiré par la chanson éponyme des New York Dolls. Mais il sait que ce n'est pas en restant dans le midwest qu'il risque de faire carrière. Pendant 18 mois, en 74 et 75, il fait donc de fréquents allers-retours à New York, espérant y décrocher un contrat. Et son obstination finit par payer, Tony Defries lui proposant un contrat de management. Pas un mauvais choix si l'on considère que, à l'époque, Defries est en train de faire de David Bowie un artiste d'envergure internationale. Au moment de faire paraître son premier album, "Chestnut Street incident", en 76 sur MCA, Defries convainc Mellencamp de prendre un pseudonyme. En effet, Mellencamp est un nom d'origine allemande et Defries pense que ça peut nuire au chanteur. John Mellencamp devient donc John Cougar. Ce premier album est un échec. Ce qui amène MCA à résilier son contrat après que Defries ait mis son veto à la sortie de son deuxième album, "The kid inside". Ce qui entraîne de facto la séparation entre Defries et Mellencamp. Defries ne sortira "The kid inside" qu'en 1983, une fois que Mellencamp aura connu le succès. Mellencamp signe alors avec Billy Gaff, le manager de Rod Stewart, qui le fait s'installer en Angleterre durant une année. C'est dans ce pays que paraît l'album "A biography" en 78 sur Riva. Un disque qui ne paraît cependant pas aux Etats-Unis. Dans ce pays, il faut attendre 79 pour voir paraître "John Cougar" suivi de "Nothin' matters and what if it did" en 80. Jusque-là, la musique de John Cougar est une pop assez quelconque. En 82 se produit un changement avec l'album "American fool". Exit la pop des débuts, John Cougar revient à des racines plus américaines, un rock du terroir qui n'est pas sans rappeler celui de

Bruce Springsteen. C'est avec cet album que John Cougar connaît le succès, notamment avec les singles "Hurt so good" (n° 2) et "Jack & Diane" (n° 1). John Cougar peut désormais imposer son point de vue à sa maison de disque. C'est ainsi que, en 83, quand paraît l'album "Uh-huh", il réussit à convaincre Riva de rajouter son vrai nom à son pseudonyme (qu'il n'a jamais aimé), ce disque paraissant sous le nom de John Cougar Mellencamp. C'est un nouveau succès, l'album atteignant la neuvième place du Billboard tandis que les singles "Pink houses" (n° 8), "Crumbly'n down" (n° 9) et "Authority song" (n° 14) confortent sa notoriété. Avec ce disque, John Cougar Mellencamp rassemble autour de lui un groupe qui va l'accompagner durant de nombreuses années, à l'instar du E Street Band de Springsteen. En 85 paraît "Scarecrow" (n° 2) d'où sont extraits les singles "Lonely ol' night" (n° 6), "Small town" (n° 6) et "R.O.C.K. in the U.S.A. (A salute to '60's rock)" (n° 2). Comme le suggère le titre de cette dernière chanson, cet album est en grande partie basé sur les influences 60's de John Mellencamp. La légende prétend d'ailleurs qu'il aurait obligé ses musiciens à écouter en boucle une centaine de singles de cette époque pour qu'ils s'imprègnent du son et de l'atmosphère de cette décennie. Cette même année 85, John Mellencamp s'investit dans l'organisation du concert "Farm aid" avec Willie Nelson et Neil Young. Cette institution, qui existe toujours aujourd'hui, est destinée à venir en aide aux petits fermiers en passe d'être expropriés par les géants de l'industrie agro-alimentaire. "Farm aid" sera même à l'origine, en 87, d'une loi fédérale destinée à débloquer des fonds pour assurer la pérennité des fermes familiales menacées de faillite. Au-delà de son statut de chanteur à succès, John Mellencamp est aussi un militant politique actif. A la même époque, il lance de sévères charges contre Reagan et sa politique ultra-libérale. En témoigner, en 89, la chanson "Country gentleman" dans laquelle il dit en substance "Il n'a aidé ni les enfants ni les femmes, il n'a aidé que ses riches amis". Il sera tout aussi critique vis-à-vis des Bush père et fils (et l'élection truquée de 2000 qui amènera le second au pouvoir) contre qui il écrira, en 2003, la chanson "To Washington" puis, en 2007, "Rodeo clown". En 2003 toujours, il sera l'un des artistes les plus virulents à s'opposer à l'intervention américaine en Irak, ce qui lui vaudra de solides inimitiés auprès des américains les plus réactionnaires, certains n'hésitant pas à dire "Je ne sais pas qui je déteste le plus, Oussama Ben Laden ou John Mellencamp". Curieusement, comme Reagan avait utilisé, en 84, la chanson de Springsteen "Born in the USA", alors que cette dernière était à l'exact opposé des positions politiques de l'ancien acteur, en 2008, le conservateur John McCain utilisera pareillement les chansons de Mellencamp "Our country" et "Pink houses" durant sa campagne contre Obama. En revanche, si, en 84, Springsteen n'avait rien pu faire contre l'utilisation par Reagan de sa chanson, en 2008, Mellencamp parviendra à faire retirer ses chansons des meetings de McCain. En 2010 enfin, Mellencamp devra encore se battre contre la National Organization for Marriage, opposée au mariage homosexuel, qui utilise quelques-unes de ses chansons lors de ses manifestations, précisant que, pour lui, l'égalité de droits pour les homosexuels, dont le mariage, devrait être un droit fondamental aux Etats-Unis, une position en total désaccord avec celle de cette organisation. Après cette parenthèse, revenons à la discographie de John Cougar Mellencamp. En 87 paraît l'album "The lonesome jubilee", sous le simple nom Mellencamp, qui s'enfonce encore un peu plus profondément dans un americana au plus près du cœur de l'Amérique. A cette occasion, son groupe s'enrichit d'une nouvelle musicienne, la violoniste Lisa Germano. L'album atteint la sixième place du Billboard, incluant les singles "Paper in fire" (n° 9) et "Cherry bomb" (n° 8, rien à voir avec la chanson éponyme des Runaways). En 89, c'est au tour de "Big daddy" de paraître, un album plus intimiste, plus introspectif, qui suit le divorce d'avec sa deuxième femme, Vicki. Un album d'inspiration plus folk que d'habitude. Si l'album atteint la septième place du Billboard, les singles qui en sont extraits ne dépassent pas la quinzième position, marquant ainsi un tassement de la popularité du chanteur. Accessoirement, "Big daddy" est aussi le dernier album sur lequel il utilise le pseudonyme de "Cougar". A partir de cette date, il n'utilisera plus que son vrai nom, John Mellencamp. Après cet album, John Mellencamp, s'il n'abandonne pas la musique, réduit néanmoins ses activités musicales. Ainsi, s'il a sorti 10 albums entre 76 et 89, il n'en a sorti que 12 ces 27 dernières années. En fait, depuis 1989, il partage son temps entre la musique et la peinture, exposant ses oeuvres très régulièrement aux Etats-Unis, y compris dans quelques-uns des plus prestigieux musées du pays. Ce coffret regroupe les 5 albums qui lui ont permis de connaître le succès national et international, de "American fool" à "Big daddy", les 3 premiers initialement parus sur Riva, les 2 derniers sur Mercury. Les disques proposent le track listing d'origine ainsi qu'un bonus chacun. Sur "American fool" est incluse la chanson éponyme, enregistrée en même temps que l'album mais

laissée de côté au moment de la sortie du disque. Comme Bruce Springsteen, John Mellencamp a l'habitude d'enregistrer beaucoup plus de chansons que nécessaire pour ses disques, ce qui laisse sur le carreau un paquet d'inédits. Ainsi, pour "American fool", il avait mis en boîte 20 chansons, n'en faisant paraître que 9, 10 désormais avec cette nouvelle édition. Sur "Uh-huh", on trouve une version acoustique de "Pink houses", l'un des singles à succès du disque dans sa version électrique. Sur "Scarecrow" idem, c'est une version acoustique de "Small town", disponible par ailleurs en version électrique sur l'album original, qui est offerte en bonus. Sur "The lonesome jubilee", comme pour "American fool", c'est un inédit des sessions de l'album, "Blues from the front porch", qu'on trouve en bonus. A l'origine, "The lonesome jubilee" devait être un double album mais, au final, 10 chansons, qui ne correspondaient pas à l'esprit général du disque, furent laissées de côté, l'une d'elles retrouvée donc une seconde chance ici. Enfin, sur "Big daddy", retour à la version acoustique d'un titre électrique du disque, en l'occurrence "Jackie Brown", qui n'a rien à voir avec le personnage qui donne son nom au film de Quentin Tarantino (film sorti sur les écrans en 97 alors que l'album de Mellencamp est sorti en 89) pas plus qu'avec le roman "Rum punch" d'Elmore Leonard qui a servi de base à l'adaptation de Tarantino (dans le roman, paru en 92, l'héroïne se nomme Jackie Burke, et non Brown). Notons pour finir que ce coffret sortant en série économique, il nous donne l'occasion de plonger dans l'oeuvre de John Mellencamp pour un prix plutôt modique, une bonne chose puisque, si Mellencamp a connu un énorme succès aux Etats-Unis, ça n'a pas toujours été le cas ailleurs dans le monde, et notamment en France où il reste relativement confidentiel, ce qui est assez incompréhensible eu égard au succès de Bruce Springsteen, les 2 hommes restant sur la même longueur d'onde musicale.

---

#### MOTÖRHEAD : Clean your clock (CD+DVD, UDR)

Avec la mort de Lemmy le 28 décembre 2015, 4 jours après son 70ème anniversaire, et donc, par ricochet, la fin de Motörhead à cette même date (Phil Campbell et Mikkey Dee ont été très clairs sur ce point dans un communiqué publié quelques heures seulement après son décès, pas question de continuer Motörhead sans son fondateur), il faut s'attendre à voir fleurir les live plus ou moins officiels (plutôt moins que plus d'ailleurs) dans les mois et années qui viennent. Les bootlegs de Motörhead ne manquant déjà pas sur un marché à la limite de la saturation. Du coup, l'initiative d'UDR, le dernier label de Motörhead, de faire paraître un (ultime ?) album live officiel du groupe achève de boucler une boucle entamée voilà 40 ans. La tournée européenne de Motörhead à l'automne 2015 était d'ailleurs destinée à célébrer ces 4 décennies d'activisme rock'n'rollien. Car Lemmy, même malade, avait décidé de se produire sur scène aussi longtemps que ses forces le lui permettraient. Ainsi, le dernier concert de Motörhead s'est-il tenu à Berlin le 11 décembre tandis que celui que nous propose cet album est celui de Munich le 21 novembre. Un concert qu'on peut entendre (sur le CD) et voir (sur le DVD) dans son intégralité. 16 morceaux étalés sur une heure et quart. Le premier constat qui s'impose c'est que Lemmy paraît très fatigué, son élocution est parfois difficile et embrumée ce qui, avec le recul, n'a rien d'étonnant compte tenu de ce qui l'attendait 5 semaines plus tard. Pour autant, Lemmy reste Lemmy, droit dans ses bottes, et ce concert de Motörhead reste un concert de Motörhead, célébration d'un rock'n'roll jouissif et électrique. Pour cette tournée des 40 ans, le groupe parcourt toute sa discographie, de "Bomber" à "Overkill" en passant par "Stay clean", "Metropolis", "Over the top", "Rock it", "Orgasmatron", "Doctor Rock" (que Lemmy dédie à Philthy Animal Taylor, décédé 10 jours avant, le 11 novembre, à 61 ans), "Just 'cos you got the power" (l'antienne anarchiste et libertaire de Lemmy qui exérait toute forme de pouvoir, politique, financier ou religieux), "No class", "Ace of spades" ou le blues acoustique "Whorehouse blues". Pour les besoins de cette tournée, Motörhead avait même fait reconstruire une carcasse de bombardier, comme en 79 pour la tournée "Bomber", destinée à supporter une partie du light-show. Souvenir souvenir pour ma pomme puisque c'est justement en 79 que j'ai vu Motörhead pour la première fois sur scène avec ce bombardier (à l'époque, il avait le nez rond tandis que celui de 2015 est plus pointu, mais l'effet reste le même). Pas une sinécure d'ailleurs que ce concert à la salle des fêtes de Melun, le plafond de la salle étant un poil trop bas, ce qui fait que le dit bombardier, quand il piquait du nez, s'approchait dangereusement de la tête de Lemmy et de Fast Eddie Clarke, mais il en fallait plus pour faire reculer les flibustiers du Motörhead de l'époque. Lemmy ne s'est jamais laissé dicter sa conduite, comme en témoignent ses derniers concerts en France où il faisait systématiquement débrancher ces putains de décibelmètres qui vous transforment un concert de rock en aimable sonate pour

musique de chambre. Lemmy n'était pas à un doigt d'honneur près, il l'a largement prouvé tout au long de sa carrière. Il a donc tiré sa révérence et cet album est son testament musical. Certes, c'est loin d'être le meilleur concert de Motörhead mais ce disque, et surtout le DVD, ont le mérite de documenter les derniers jours du groupe sur scène, une bonne chose au regard de l'histoire, dont on sait que Lemmy était plutôt friand. Je ne saurais d'ailleurs trop vous conseiller l'acquisition de cette édition avec le DVD puisque, outre le double support, l'objet se présente dans une double pochette s'ouvrant sur un petit pop-up accompagné d'un copieux livret de 32 pages bourré de photos. Quant au DVD, en sus du concert, il propose un excellent reportage de la télévision allemande sur Lemmy et Motörhead avec des interventions de Girlschool et Biff Byford, le chanteur de Saxon, les 2 groupes qui ont assuré l'ouverture des concerts de cette dernière tournée. Chapeau bas monsieur Lemmy. On ne t'oubliera pas de sitôt.

---

**Pierre OMER'S SWING REVUE : Swing Cremona (CD, Voodoo Rhythm Records)**

Un peu de swing dans ce monde de brutes, ça ne peut pas faire de mal. Jusque-là, on connaissait Pierre Omer comme guitariste de la fanfare suisse Dead Brothers, aujourd'hui, il fait paraître le premier album de son projet parallèle, un quartet de jazz. Au trio de base guitare-contrebasse-batterie s'adjoit un trompettiste pour faire la jonction entre le jazz manouche inspiré par Django Reinhardt, qu'on retrouve dans le jeu de guitare de Pierre Omer et dans la rythmique chaloupée, et l'atmosphère embrumée, enfumée et alcoolisée des plus belles heures du Cotton Club, incarnée par cette unique trompette éclatante. Des caves de Saint Germain des Prés aux clubs de New York, le jazz s'est toujours voulu protéiforme et multi-culturel, seul un guitariste suisse né de père indien pouvait, au 21ème siècle, en personifier la diversité. Cet album est frais, joyeux, ironique, à l'image d'un Pierre Omer qui, avec les Dead Brothers, nous avait déjà habitué à revisiter les origines de la musique populaire américaine sans fausse déférence mais, au contraire, avec ce décalage salutaire qui permet de faire avancer les choses au lieu de les scléroser. Les amateurs de jazz millésimé entre deux guerres devraient aimer ce disque tout comme les adeptes de sonorités plus modernes. Pierre Omer's Swing Revue participe de la même entreprise de dépoussiérage musical que le Brian Setzer Orchestra ou que la fanfare allemande Mardi Gras.BB. Faire du neuf avec du vieux, telle pourrait être la devise du quartet, le neuf ne devant cependant jamais prendre le pas sur le vieux et encore moins l'enfour complètement sous les ravalements successifs. D'ailleurs, ce disque offre une parité parfaite entre chansons originales et reprises, 6 dans chaque camp. Parmi ces dernières, on notera les emprunts aux répertoires d'Irving Berlin, de Louis Armstrong (par 2 fois, carrément), de Duke Ellington et du trompettiste Charlie Shavers. Quant à la dernière reprise, c'est celle de ce fameux air traditionnel grec, "Miserlou", dont le guitariste Dick Dale avait fait l'acte fondateur de la musique surf, sauf que Pierre Omer's Swing Revue en fait une pièce de jazz exotica (on pense au "Caravan" de Duke Ellington dans le même esprit) non plus instrumentale mais vocale. A des années-lumière de la déferlante deltonienne bien qu'avec la même maestria et la même spontanéité. A l'heure où le jazz manouche est à la mode chez les bobos yuppisés, la logique voudrait qu'ils adoubent aussi Pierre Omer's Swing Revue, mais la sincérité du quartet n'est peut-être pas assez aseptisée pour eux. Que ça ne vous empêche pas de succomber à l'élégance réjouie de cet album.

---

**MALLORY : Sonora R.F. Part I (CD autoproduit)**

Suite à ses 2 premiers albums, Mallory, le groupe, continue à nous raconter les aventures de Mallory, l'héroïne fictive créée par le quatuor parisien, jeune anar éprise de liberté lancée sur les routes américaines. Road-movie musical, l'oeuvre de Mallory tourne entièrement autour de ce personnage pour lequel le groupe a développé une biographie complète, jusque dans un futur probable puisque, si l'action des disques se situe dans les années 80/90, la Mallory en question, vieillissante, à l'approche de la cinquantaine, aurait raconté son histoire à Mallory, le groupe, dans un bar parisien, ville dans laquelle elle aurait fini par échouer après bien des péripéties. Les 2 premiers albums se déroulaient aux Etats-Unis, Mallory ayant quitté son mari et son Missouri natal pour fuir vers le sud. On la suivait alors jusqu'au Texas où se suspendait son histoire à la fin du deuxième album. Avec ce troisième effort, on retrouve Mallory de l'autre côté de la frontière, au Mexique, plus à l'ouest, dans l'état de Sonora, au sud de l'Arizona. Et son avenir vient sérieusement de s'assombrir puisqu'elle se retrouve en prison.

On imagine aisément ce que peut être une prison pour femmes au Mexique, dans cet état désertique du Sonora. Ca ne doit pas être joyeux tous les jours. C'est cette vie quotidienne faite de promiscuité, de fureur, d'accablement que décrit ce nouvel album. Une prison dans laquelle Mallory croupit depuis 3 mois. Heureusement, elle rencontre Suzanne, incarcérée depuis plusieurs années, qui la prend sous son aile, la protégeant de la violence ambiante. Cet album est construit comme un film noir, très noir, où l'on ne perçoit aucune lueur d'espoir. Sous-titré "Part I", on se doute qu'un second chapitre viendra nous éclairer sur l'avenir de Mallory après cet épisode. Musicalement, Mallory pratique une noise pesante, sombre, angoissante, surlignant ainsi parfaitement l'atmosphère glauque de l'histoire avec un chant en français incantatoire, presque chamanique, posé sur des mélodies obsédantes où alternent furia électrique et brisures de rythme lancinantes. Ce road-movie entre Etats-Unis et Mexique n'est évidemment pas sans rappeler l'oeuvre d'un Jack Kerouac, lui-même tarabudé par ce besoin de liberté qui le mènera jusqu'à Mexico, lui faisant écrire son célèbre "Sur la route" bien sûr, mais aussi son long poème épique "Mexico City blues" ou son roman "Tristessa", suite à sa rencontre avec une prostituée locale. Même si Kerouac n'a pas connu les prisons mexicaines, son seul séjour derrière les barreaux, ce fut aux Etats-Unis. William Burroughs, en revanche, que Kerouac était allé rejoindre, eut lui les "honneurs" des geôles mexicaines après avoir tué (accidentellement) sa femme, mais c'est une autre histoire. Nonobstant, la vision du Mexique par les gringos, qu'ils soient américains ou français, n'a rien du folklore pour touristes qu'on nous décrit à longueur de reportages télévisés et de blockbusters hollywoodiens. Elle est d'ailleurs plus proche de la réalité que ce qu'on veut bien nous en laisser voir. Pour avoir moi-même traîné mes bottes dans ces régions du Sonora et du Chihuahua, je ne me sens pas trop dépaycé. Mais moi non plus je n'ai jamais connu l'hospitalité carcérale locale alors...

